RAPPORT

FAIT,

AU NOM DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC,

Sur la Guadeloupe & autres Iles du Vent.

PAR DEFERMOND,

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

A PARIS.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

AN III.



RAPPORT

FAIT

AU NOM DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC,

Sur la Guadeloupe & autres Iles du Vent.

JE vous rendis compte dernièrement de l'état de la colonie de Saint-Domingue : aujourd'hui j'ai à vous rendre compte des nouvelles officielles que le comité vient de recevoir des îles du Vent. Là, d'autres républicains, non moins exposés que ceux de Saint-Domingue, à un dénuement presque général, ont prouvé que tout est possible à des Français libres & résolus de vaincre plutôt que de passer sous un joug étranger. Là, les Anglais, avides du sang

français, de nos richesses & de nos possessions, ont porté les excès à leur comble, & n'ont pu ni intimider ni arrêter les défenseurs de la liberté. Là, comme ailleurs, les Anglais avoient soulevé contre la République une partie des hommes que leur intérêt, ou leur amour-propre blessé, rendent ennemis de la liberté; ils ont affecté de les protéger; ils ont traité en rebelles & condamné à des supplices ignominieux les Républicains qu'ils ont fait prisonniers; & tant que nos armes ont triomphé, s'ils n'ont pas tiré sur leurs partisans comme à Quiberon, ils les ont livrés à nos bataillons & à la rigueur de la loi. Là, ils s'étoient présentés en maîtres avec une armée de huit mille hommes, quatorze vaisseaux de ligne, dix-sept frégates ou corvettes; ils ont assiégé, ils ont bloqué les Républicains, & une poignée de ceux-ci les a arrêtés long-temps. Loin de se laisser abattre par le danger & le dénuement, elle est devenue d'assiégée assiégeante, & a forcé ses nombreux ennemis de capituler. Là, nos marins, montés sur des pirogues & d'autres frêles bâtimens, véritables émules des anciens Flibustiers, ont affronté les escadres sous leurs yeux, ont reconquis nos anciennes possessions, attaqué, pris ou détruit une partie de celles de nos ennemis.

Cette esquisse de ce qui s'est passé aux Iles-du-Vent ne vous feroit connoître qu'imparfaitement une foule de faits héroïques qui, pour être déja d'une date reculée, n'en méritent pas moins de fixer votre attention. Je crois que vous ne regretterez pas de consacrer quelques momens à entendre la lecture des récits principaux qui ont été adressés à la Convention nationale & à votre comité.

Extrait d'une lettre des commiſſaires délégués par la Convention nationale aux Isles-du-Vent au comité de ſalut public, datée de la Baſſe-Terre-Guadeloupe, le 20 prairial, l'an troiſième de la République française une & indiviſible.

Par notre lettre du 4 pluviôſe dernier, nous vous annoncions que, tout en nous occupant à conſolider la tranquillité dans la colonie & à l'organiſer, nous ne perdions pas de vue les Anglais : vous jugerez par le compte que nous allons vous rendre de nos opérations, ſi nous avons rempli la tâche que nous nous étions impoſée.

L'étendard tricolor flotte dans les Isles Sainte-Lucie, Saint-Vincent, la Grenade, Saint-Martin & Saint-Euſtache.

Le génie de la liberté nous a fait triompher des forces redoutables des Anglais. Leur eſcadre, compoſée de quatorze vaiſſeaux & d'un nombre proportionné de frégates & corvettes, les avoit énorgueillis au point qu'ils ont déclaré & ſignifié aux puiſſances neutres que les Isles Guadeloupe, Marie-Galante & la Deſirade étoient en état de *blocus*, & que tous les Américains, Suédois & Danois qui ſe trouveroient à quatre lieues de nos côtes, ſeroient confiſqués. Notre réponſe à ce *blocus* dériſoire ne s'eſt pas bornée à la proclamation ſignifiée officiellement aux puiſſances neutres qui nous environnent : peu de jours après nous les avons attaqués dans leurs poſſeſſions. Les gouvernemens neutres auront pu apprécier la forfanterie anglaiſe & le ridicule de leur *blocus*.

Sainte-Lucie renfermoit encore quelques Français à qui la voix de la patrie ſe faiſoit entendre. Fatigués du joug tyrannique des Anglais, ils ſe réfugièrent dans les bois ; nos émiſſaires les réunirent au nombre de 150, ſous le commandement du citoyen Marinier (noir). Nous leur fîmes d'abord parvenir des ſecours en armes & munitions, & enſuite, par nos petits bâtimens, nous leur envoyâmes des hommes. Quelques ſuccès couronnèrent cette première expédition ; mais les Anglais ayant reçu des renforts, la conduite de quelques officiers ne s'étant pas ſoutenue, nous eſſuyâmes un revers. C'eſt dans ces entrefaites, & malgré tous les dangers, que l'un de nous ſe rendit dans cette colonie. Sa préſence & les ſecours conſidérables que nous y avons fait paſſer en hommes, vivres, artillerie & munitions, ont fait avec rapidité changer de face aux affaires. Le 4 floréal fut auſſi célèbre à Sainte-Lucie que le 14 meſſidor à la Guadeloupe : les républicains, forcés dans leurs derniers retranchemens, après pluſieurs revers ſe montrèrent encore plus intrépides ; ils défirent les Anglais. Le combat fut des plus ſanglans, il dura depuis midi juſqu'à la nuit : plus de 700 Anglais reſtèrent ſur le carreau. Ce ſuccès eſt dû à la préſence de notre collègue & à l'arrivée d'une compagnie de carabiniers du troiſième bataillon de la Guade-

loupe, débarquée à neuf heures du matin. Ces troupes, habituées à vaincre, n'ayant jamais fui devant l'ennemi, relevèrent le courage de celles qui avoient essuyé quelques échecs ; elles en furent parfaitement bien secondées. Les Anglais battus abandonnèrent tous les postes & se réfugièrent au plus important, *au Morne Fortuné*. Notre armée, dans un état respectable, occupe son contour, & nous ne doutons nullement qu'avant peu l'ennemi n'évacue cette isle comme il a évacué la Guadeloupe. Le Morne Fortuné étant cerné du côté de la terre, nous avons fait passer à notre collègue des mortiers & des bombes, environ 1,500 hommes de bonnes troupes, 2,000 fusils & plusieurs pièces d'artillerie, une administration, un payeur principal & des fonds. Nous espérons que la chute de cette colonie nous donnera la Martinique. Vous remarquerez, citoyens, que nos armées formidables, nos forces imposantes, sont de 1,500 hommes, tandis que l'ennemi en a plus du double.

Nous avons senti que pour réussir à Sainte-Lucie & empêcher les Anglais de faire une tentative à la Guadeloupe, il falloit les attaquer chez eux : c'est ce que nous avons effectué à Saint-Vincent & à la Grenade. Dans cette dernière isle, où nous avions fait passer beaucoup d'armes, de munitions & quelques hommes, de grands avantages avoient accompagné nos premiers efforts. Quelle que soit l'issue de cette affaire, les Anglais ont essuyé une si grande perte, que de long-temps ils ne pourront la réparer. Le désespoir auquel ils ont réduit les républicains, en pendant tous ceux qu'ils faisoient prisonniers, les a portés de leur côté à de semblables excès.

Les Anglais eux-mêmes estiment à cinq millions de livres sterlings les dégâts & les pertes occasionnées par la guerre, dans cette colonie seulement ; nos espérances ne sont pas encore déçues de ce côté-là.

A Saint-Vincent nous avons renouvelé l'ancienne amitié qui nous lioit aux Caraïbes ; leur chef nous étoit fort attaché ; il a été pris par les Anglais, & ils l'ont pendu. Outrés de la férocité de ce procédé, les Caraïbes ont usé de représailles ; ils ont massacré tous les Anglais qui sont tombés en leur pouvoir. Nous leur avions fourni beaucoup d'armes & de munitions ; mais leur manière de faire la guerre nous a déterminés à y envoyer des hommes. Le citoyen Soualhat, capitaine d'infanterie & commandant pour la République en cette isle, vient d'y être blessé dangereusement dans une affaire générale. Si les Caraïbes ne l'eussent pas abandonné, l'isle seroit maintenant au pouvoir de la République : néanmoins nous espérons en chasser les Anglais ; ils sont abhorrés dans toutes les colonies : les atrocités qu'ils ont commises ont excité une telle indignation, qu'il est à peine possible de la contenir. La tête des républicains a été mise à prix ; ils ont fait pendre les uns, emprisonner & déporter les autres ; ni l'âge ni le sexe n'ont été épargnés : les vieillards, les femmes, les enfans ont été en butte à leurs vexations & à leurs cruautés ; après les avoir

long-temps fait souffrir dans les prisons, ils les ont dépouillés de tout & chassés nus. La proclamation de Mather Byles vous fera connoître de quelle manière ils font la guerre dans cet hémisphère.

La mise en possession des îles de Saint-Eustache & Saint-Martin, appartenant aux Hollandais, n'est pas de nos opérations la moins conséquente; ces deux îles, toutes peuplées d'Anglais, avoient été offertes pour le Stathouder aux généraux de cette nation par les chefs ses partisans. Cette conduite nous a déterminés à nous en rendre maîtres à quelque prix que ce fût.

Voilà, citoyens, ce que nous avons fait depuis notre arrivée C'est à l'aide des fusils pris par Hugues sur l'ennemi, que nous l'avons battu; car vous devez vous souvenir que la première expédition n'étoit composée que de 800 hommes; la seconde de 1,200, avec 3,000 fusils & un grand nombre de républicains noirs, rouges & blancs, sont maintenant confondus sous les mêmes drapeaux: tous sont bien vêtus, & il ne leur est rien dû.

Nos efforts ne sont pas circonscrits par les bornes des îles que nous occupons; la mer peut attester notre témérité. La petite flotte de nos *Balaous*, après avoir transporté des troupes, tantôt dans une île, tantôt dans une autre, tracasse l'ennemi & ruine son commerce: depuis le mois brumaire, ces Pilotes-Boots lui ont pris au moins cinquante bâtimens, & ils en ont coulé ou brûlé au moins quatre-vingt. Jugez ce que nous eussions pu faire si nous eussions eu dans ces parages des forces maritimes, à-peu-près égales, à opposer à celles de l'ennemi: alors la terre & la mer auroient été témoins des triomphes de la République.

Les citoyens noirs sont généralement bons; jusqu'à présent nous n'avons qu'à nous louer d'eux: leur conduite servirá de réponse à ceux qui n'ont cessé de répéter & d'imprimer que l'Africain, devenu libre, tireroit une vengeance cruelle de ses injures; qu'il se jetteroit comme un tigre sur ses anciens maîtres; que, cédant à ses paresseuses inclinations, il refuseroit de travailler. Ces nouveaux citoyens jouissent paisiblement de leur nouvel état: quoique non payés ils travaillent, à la vérité avec un peu de lenteur, mais ils travaillent.

Nous vous annonçions que nous vous ferions part de nos tentatives sur la Martinique & la Dominique; nous venons de faire une descente dans cette dernière isle, & nous espérons bien qu'elle ne sera pas infructueuse: plusieurs batteries de l'ennemi sont déja en notre pouvoir.

Signé, LEBAS & VICTOR HUGUES.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

Le commissaire délégué par la Convention nationale aux Isles-du-Vent, aux citoyens composant le comité de salut public.

Après la victoire que les républicains ont remportée à la Guadeloupe sur les Anglais & les émigrés coalisés le 14 messidor, an IIe, dont j'informai la Convention nationale par mes dépêches des 4 & 5 thermidor, il sembloit, d'après ces succès, qu'il ne devoit arriver d'événement plus glorieux pour la République, avant l'arrivée des forces & des moyens que nous devions attendre.

Les ennemis, après leur déroute & par la levée du siége de Fleur-d'Épée, nous ayant abandonné toute la GrandeTerre, s'étoient réduits à nous bloquer étroitement, à fortifier leur camp de la *Baie-Mahaut* sur l'autre partie de l'île, à y rassembler toutes leurs forces de terre qu'ils ont augmentées de tout ce qu'ils ont pu tirer des autres îles en leur possession, & à rendre plus vif ce bombardement qu'ils exécutoient depuis la formation du siége du port de la Liberté (ci-devant Pointe-à-Pitre).

Malgré les désastres que ce bombardement a occasionnés dans cette cité, dont aucune maison n'a été épargnée, & qui a encore eu le malheur d'essuyer un incendie considérable, mais qui fut arrêté par l'activité des citoyens qui n'ont pas cessé un instant de se montrer dignes de la liberté que la Convention nationale a décrétée le 16 pluviôse; notre attention se portoit à les inquiéter, à les troubler dans leurs travaux qu'ils continuoient avec des soins & une application qui faisoient voir combien ils nous redoutoient, à les tenir en échec par différentes attaques, que nous portions aussi loin que les circonstances le permettoient; mais je méditois le plan d'une entreprise audacieuse que la foiblesse de nos moyens me faisoit une obligation de tenir ajournée & dans le plus grand secret.

Cet intervalle nous donna le temps de former une nouvelle milice tant des citoyens noirs que le sentiment de la liberté appeloit à la défense de la patrie, que de quelques patriotes qui venoient des îles neutres se réunir à nous. Je cherchai à me procurer des ressources, surtout en poudre & en munitions de guerre, dont nous étions très-épuisés par un siége de quatre mois.

Les batteries de l'ennemi non-seulement nous ont causé de grands dommages dans la ville, mais encore dans la rade, où plus de la moitié des quatre-vingt-dix bâtimens que nous avions pris dans ce port, ont été coulés ou brûlés par les boulets rouges ou les bombes; la frégate *la Thétis* a beaucoup souffert, mais elle n'est pas hors d'état de service.

M'étant procuré quelques secours en poudre par les moyens les plus subtils, & n'y en ayant point dans les îles neutres, il a fallu en faire sortir des pays ennemis, l'acheter, fréter un bâtiment ennemi, & aposter un corsaire pour le prendre. Ayant reçu divers secours de ce genre, la troupe commençant à se former, aguerrie par un feu continuel de l'ennemi, unie par les liens de la fraternité (que le malheur resserroit), manquant d'eau & des objets de la première nécessité, sans espérance d'être secourue de nulle part, ayant la ferme résolution de mourir les armes à la main : certain de leur confiance à mon égard, je mis enfin à exécution le projet le plus hardi que l'on ait formé (& qui ne se trouve nulle part dans l'histoire). Il en est résulté le succès le plus complet & le plus glorieux pour les armes de la République : vous en allez juger, citoyens.

Bloqués & resserrés par l'escadre aux ordres de l'amiral Gervis, qui étoit mouillée dans le port depuis quatre mois; assiégés par une armée qui avoit une artillerie formidable, séparés de l'ennemi par un bras de mer de cent cinquante pieds, qu'on ne pouvoit passer à gué (vu la profondeur qui est de quarante pieds), nos forces se montoient à environ deux mille hommes, tant troupes, matelots & gardes nationales. Nous disposâmes d'environ treize cents hommes qui s'embarquèrent dans une grande quantité de pirogues, sur deux points différens : l'un au Vent, & l'autre Sous-le-Vent. Le débarquement se fit le 7 vendémiaire; on ne trouva d'opposition que d'un côté, par le feu d'une frégate qui tira au moins trois cents coups de canon à mitraille sur nos pirogues, mais sans aucun succès, malgré quelques tués & blessés. Quant à l'autre débarquement, ils étoient dans une si grande sécurité, n'y ayant pas à penser qu'on feroit un débarquement sous la volée de cinq vaisseaux de ligne (dont un de 90, deux de 74, deux de 64), & quatre frégates qui n'y firent pas attention, & ne s'apperçurent du débarquement que par les combats que nous soutenions. Le général divisionnaire, Pélardy, commandoit la première colonne qui avoit débarqué au Vent; le général de brigade, Boudet, commandoit la colonne Sous-le-Vent : il y avoit sept lieues pour faire la réunion. J'avois resté avec le surplus de la force armée dans la ville, pour jeter un pont de bateau que j'avois fait construire pour passer le bras de mer qui nous séparoit de l'ennemi, & attaquer en même temps que les deux colonnes.

J'avois donné l'ordre par écrit au général Pélardy de brûler la commune du Petit-Bourg, où l'ennemi avoit ses magasins, croyant ne pouvoir les garder par la présence d'un vaisseau & d'une frégate qui étoient embossés devant; mais les circonstances nous furent si favorables, que cet ordre ne fut point exécuté, par l'avantage que remporta cette colonne sur un corps de troupes anglaises & émigrés qui furent défaits, & qui, prenant la fuite pour s'embarquer avec précipitation, empêchèrent le vaisseau & la frégate de faire autre chose que de les recevoir. Partie de nos troupes se tint derrière le Petit-Bourg où étoient

les magasins, lorsque, par un coup de main hardi, l'autre partie de nos troupes s'emparoit du Port-Magues, dont les canons furent dirigés de suite sur le vaisseau & la frégate, qui furent obligés de s'écarter, & nous laissèrent maîtres des immenses magasins anglais, & sur-tout de beaucoup de munitions de guerre dont je joins ici le tableau. Cette affaire coûta aux Anglais quatre cents hommes, tant tués que blessés, & prisonniers, dont plusieurs officiers.

L'importance des postes que le général Pelardy avoit pris & qu'il falloit garder, empêcha sa réunion avec les autres colonnes; le brave Boudet, avec la sienne, avoit vaincu tous les obstacles après plusieurs combats : ce qui fit que l'ennemi évacua le poste que je devois attaquer, qui étoit le plus difficile, & qui, par la jetée du pont, nous donna une libre communication entre la Grande-Terre & la Guadeloupe, par conséquent avec les deux autres colonnes.

Le 10 vendémiaire, la colonne de Laville & celle du général Boudet, réunies, attaquèrent le camp retranché de l'ennemi, nommé (le camp Berleville). Il n'y avoit qu'un seul endroit pour le forcer, & parce que nous avons vu que, dans la suite, la chose étoit presqu'impossible : le combat fut des plus opiniâtres & des plus sanglans; les redoutes étoient les unes sur les autres; le terrein étoit rapide & désavantageux pour des assaillans, défendu par une nombreuse artillerie, & nous eûmes quatre cents hommes tant tués que blessés, dont trente officiers d'un mérite distingué, desquels étoit le brave général Boudet, qu'un biscayen de deux livres avoit traversé à l'épaule. Le combat continuoit avec acharnement sous les ordres du lieutenant-colonel Paris; il envoyoit l'ordre de faire retraite : mais voyant l'acharnement de nos républicains, je me transportai sur le champ de bataille, & j'ordonnai à ce valeureux jeune homme de faire retirer la troupe. Je le trouvai sur la seconde redoute de l'ennemi, & il y en avoit encore trois à emporter. Quelque désastreuse que fût cette journée, elle couvrit de gloire l'armée de la République; on ne montra jamais tant d'héroïsme & de valeur.

L'ennemi conçut une si haute idée de nos troupes, qu'il ne pensa presque plus (à ce que nous avons appris depuis) à se défendre : il cherchoit à évacuer pour aller à bord de l'escadre. Je fis amener de suite toutes les chaloupes & canots qui, avec quatre canonnières faites ici, empêchèrent la communication de l'armée avec l'escadre anglaise. Ce qui doit exciter l'admiration, c'est de voir des hommes, dans les chaloupes, canots & pirogues, défier ceux d'une escadre qui avoit au centuple de forces & de moyens contr'elles. Le citoyen Senès, enseigne de vaisseau, commandoit ce petit armement : ses talens connus, sa bravoure & sa conduite dans ces momens difficiles excitèrent l'admiration générale, sur-tout en obligeant les Anglais à échouer une de leurs canonnières, portant 24, que nous avons prises : je le nommai lieutenant de vaisseau. Je fis faire des batteries de fort calibre tout à l'entour du camp

ennemi. La poudre que nous leur avions prise nous servit à les canonner vivement jusqu'au 15. J'oubliois de vous dire que la précipitation avec laquelle ils se mirent à fuir du Petit-Bourg, leur fit mettre le feu à un de de leurs bâtimens, montant 24 canons, pour qu'il ne tombât pas en notre pouvoir.

Du 7 au 15 plusieurs tentatives furent faites pour emporter le camp de vive force ; plusieurs combats furent très-meurtriers, & le sang ennemi que nous fîmes couler dans ces circonstances ne nous a pas consolés de celui des valeureux patriotes qui a été répandu ; mais bien informé de ce qui se passoit dans le camp ennemi, certain désormais de réduire l'armée des Anglais & traîtres, je cherchai à ménager la vie de mes frères d'armes. Le 15, je fis une sommation au général anglais, portée par le citoyen Kirwau, mon aide-de-camp, de se rendre sous quatre heures avec son armée, passé lequel délai il n'y auroit plus aucun quartier. La négociation fut un peu longue, vu que le général anglais vouloit stipuler pour les émigrés qui combattoient avec eux, ce que je ne pouvois entendre ; nous avions à redouter le mouvement de l'escadre de Gervis, qui étoit mouillée à deux portées de canon du camp qu'il eût secouru, s'il eût voulu. Enfin, la capitulation fut signée le 16 à sept heures du matin : je vous l'envoie, jointe au tableau de l'immense capture que nous fîmes dans ce camp, & le général Graham combattant à la Guadeloupe contre la liberté (comme son compatriote le général Burgoine à Saratoga) mit bas les armes avec son armée devant les troupes républicaines à Berville.

Si l'éloignement pouvoit altérer ou diminuer les actions d'éclat & les prodiges de valeur qui se sont faits ici, la postérité ne refusera pas à payer un juste tribut d'éloges à des républicains assiégés depuis quatre mois, manquant de tout, hors de sucre & de café, sans eau ni vêtemens, sans espérance d'aucun secours, ni retraite assurée, qui ont fait capituler les assiégeans, & fait trois fois plus de prisonniers qu'ils n'étoient de combattans.

Nous avons pris une nombreuse artillerie en fonte, sept mortiers, deux obusiers, enfin tout l'attirail d'un camp : ce que vous verrez dans le tableau.

Leur camp étant en notre pouvoir, nous y trouvâmes tous les objets de guerre dont nous manquions. Depuis le 7 jusqu'au 16, près de douze cents Français furent pris les armes à la main ; tous ceux qui étoient libres avant quatre-vingt neuf ont subi la peine due à leurs forfaits. Je n'ai pas cru en mon ame & conscience devoir traiter ainsi les infortunés qui étoient esclaves, quoiqu'ils eussent porté les armes. J'ai pensé que l'esclave n'avoit ci-devant d'autre volonté que celle du maître qu'il servoit aveuglément pour se procurer un sort plus doux ; je ne pouvois les relâcher aussi, parce qu'ils auroient été toujours suspects aux autres, & cela auroit troublé l'harmonie & l'ordre qui a toujours régné. J'ai pris un arrêté qui les condamne aux travaux publics jusqu'à

ce que la Convention nationale en ait autrement ordonné. Si la Convention improuvoit cette mesure dictée par l'humanité, j'ose dire la justice, qu'elle soit convaincue que l'amour du bien m'a seul conduit dans toutes mes opérations; que si elle eût été elle-même sur les lieux, la rigueur envers ces infortunés lui eût répugné : d'ailleurs, les Anglais & les émigrés les tenoient dans l'erreur quant au décret bienfaisant du 16 pluviôse, & je n'ai pu les regarder que comme des malheureux hors de la société, qui rentreront dans la grande famille à la paix.

Je reviens à nos opérations militaires : divers secours arrivèrent aux Anglais, mais il n'étoit plus temps; ils se bornèrent à évacuer tous les postes en brûlant tous les affûts, cassant les fourillons des canons, faisant sauter les poudrières, brûlant les magasins, l'arsenal & le superbe hôpital de la Basse-Terre; ils se réfugièrent au fort Saint-Charles, chassèrent les émigrés & formèrent une garnison de 860 hommes de troupes de ligne commandée par le général Prescost.

Les soins qu'avoient entraînés la prise du camp, les fatigues de la troupe & les pluies continuelles, ne nous permirent que deux jours après de nous mettre en marche pour la Basse-Terre. Les travaux du siége du fort Saint-Charles ont été des plus pénibles, vu qu'il falloit aller arracher les pièces de canon & les mortiers dans les batteries qui dépendoient du fort & à la portée du pistolet de l'ennemi, car dans cette partie les chemins sont impraticables pour le transport même des troupes; nous manquions aussi de poudres, il fallut s'en procurer jusques chez l'ennemi, & elle étoit fort chère : heureusement pour nous, nous en reçûmes trente milliers de la Nouvelle-Angleterre. Enfin, après cinquante-huit jours de siége & plusieurs actions, l'ennemi ne pouvant tenir dans le fort, nous préparant à donner l'assaut le sur-lendemain, l'évacua, protégé par l'escadre, & perdit beaucoup de monde dans cette évacuation. Ce fort renferme soixante-seize bouches à feu de gros calibre. Telle a été leur précipitation en fuyant, qu'ils nous ont laissé tous leurs effets, même leurs papiers, plus de cent milliers de poudre, soixante mille boulets ou mitrailles de tous calibres, des munitions & vivres en grande quantité.

Nous sommes enfin les maîtres de la Colonie; elle est assurée à la République après six mois & cinq jours de combats.

L'île de Marie-Galante est aussi en notre pouvoir; le commissaire britannique Coquille, ex-constituant, s'est tué.

Quartier général, Basse-Terre-Guadeloupe, ce 26 frimaire, troisième année républicaine.

Signé, Victor Hugues.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

Le commiſſaire délégué par la Convention nationale aux Iſles-du-Vent, au comité de ſalut public.

Datée de la Baſſe-Terre le 20 pluviôſe, l'an troiſième de la République.

Après l'évacuation du fort Saint-Charles, nous avions 2,200 priſonniers anglais, & ils n'en avoient pas un ſeul à nous : je m'occupai de la défenſe de la colonie, qui fut miſe dans un état reſpectable : trente & quelques batteries de côtes ont été réparées, ou faites à neuf ; les points les plus importans bien fortifiés, la demi-brigade bien organiſée ; des commiſſions militaires & d'inſtruction publique parcoururent les campagnes ; par-tout elles firent des progrès : l'accueil que les citoyens ci-devant eſclaves leur firent, la docilité avec laquelle ils ſe remirent aux travaux de l'agriculture, ne s'eſt jamais démentie juſqu'à ce jour ; nulle part au monde on n'a joui de plus de tranquillité ; la privation de beaucoup d'objets de ſubſiſtance étoit ſeule l'objet de toutes mes ſollicitudes ; des vivres de terre furent plantées en quantité, & ils ſont à ſi bas prix aujourd'hui qu'on ne les a jamais vus dans les colonies.

Je penſai alors que les Anglais ne nous laiſſeroient jamais tranquilles ſi je ne les déſorganiſois chez eux. J'eus des intelligences avec Sainte-Lucie, la Grenade & Saint-Vincent ; j'y fis paſſer quelques ſecours en munitions & eſpèces ; je fomentai une inſurrection dans ces deux colonies, malgré les forces navales formidables des Anglais qui nous entouroient de toutes parts ; j'ordonnai à tous nos petits bâtimens de couler toutes les priſes que l'on feroit ſur les Anglais, vu qu'aucune ne pouvoit aborder par la Grenade ; plus de ſoixante furent coulées ou brûlées.

C'eſt dans cet intervalle qu'arriva la canonnière la *Cruelle*, faiſant partie du convoi qui portoit mes deux collègues, & ayant été ſéparée ſur les côtes de France : le capitaine m'exhiba ſes inſtructions & le lieu du rendez-vous donné par le capitaine Duchesne ; je frémis à la vue de ces papiers : de ſuite ſachant que les vaiſſeaux le *Vanguard*, le *Ramelies*, la *Montagne*, tous trois de 74, & trois frégates, croiſoient au vent de la Dominique où devoit attérer le convoi, & que le *Ganges*, le *Bellona* de 74, le *Vétéran* de 64, & les deux frégates, l'*Alarme* & l'*Aſſurance* de 44, étoient au vent de la Deſirade, j'expédiai de ſuite le capitaine de vaiſſeau Bardoits ſur la corvette la *Carmagnole* de huit canons, mais elle fut rencontrée par la frégate la *Blanche* : obligée, après un combat meurtrier de faire

côte à la Desirade, je ne vis d'autre parti à prendre que de faire partir la frégate la *Pique*, bien armée, avec un petit bâtiment montant huit pierriers. Je comptois sur la nuit & la marche du bâtiment; mais sur les minuit, elle fit rencontre de la frégate la *Blanche* : elle ne put éviter le combat entre Marie-Galante & la Dominique. Il fut des plus opiniâtres, & tel que, de l'aveu des Anglais mêmes, on n'en a pas vu de pareil : les deux frégates se battirent jusqu'au jour; le vaisseau le *Ganges* de 74, & le *Vetéran* de 64, accoururent au bruit de la canonnade, tirèrent maintes fusées, ce qui fit recommencer le feu de la *Blanche* & celui de la *Pique*. Au jour nous eûmes la douleur de voir amariner la *Pique*, la prendre à la remorque, & le *Ganges* en fit autant à la *Blanche* : car ni l'une ni l'autre n'étoient plus dans le cas de se faire de mal, étant rasées comme des pontons & sans équipage, la très-grande majorité étant tuée ou blessée. La *Pique* a eu 101 hommes de tués & 76 de blessés, dont tous les officiers. Les citoyens Conseil & Bardoits, tous deux capitaines de vaisseau, sont rétablis de leurs blessures. La *Blanche* a eu 83 morts & 90 blessés, dont le capitaine Faulkner & son lieutenant en pied Milnes sont du nombre des morts. Ce jour-là même le convoi attéra au vent de la Desirade, où il ne restoit plus que le vaisseau le *Bellona* & la frégate l'*Alarme*, fort heureusement; mais le capitaine Duchesne, au dire de tout le monde & de mes collègues, se comporta en homme qui avoit perdu la tête, & se laissa enlever un bâtiment de transport, chargé de canons, munitions & 554 hommes, sans tirer un coup de canon. Cette lâcheté indigna tout le monde & moi particulièrement, non pour la perte, mais pour l'honneur national & l'idée que les Anglais avoient de nous dans cette guerre des colonies, où nous les avons battus & vaincus, un contre cinquante.

Signé, Victor Hugues.

Vous voyez, citoyens, qu'en assurant le triomphe des armes de la République, les délégués aux Iles-du-Vent s'occupent en même-temps des moyens de maintenir la tranquillité intérieure, de donner à la culture son activité, & d'éclairer les hommes attachés à la liberté.

Vous verrez encore la malveillance s'agiter & révoquer en doute les détails intéressans que je viens de vous communiquer; vous la verrez s'attacher à déchirer les hommes qui, par leur énergie, par leur dévouement & leurs talens, ont concouru aux succès de la République : mais quels que soient ses efforts, elle ne détruira pas les faits. Il n'en sera pas moins vrai que les décrets de la Convention ont été

exécutés, que tous les partis ont été obligés de plier sous le joug de la loi ; qu'il ne reste à la Guadeloupe aucun Anglais, s'il n'est prisonnier ; qu'une armée de dix mille hommes, bien payée, bien habillée, & à qui il n'est rien dû, combat sous les drapeaux de la République pour la liberté ; que l'artillerie & les munitions enlevées aux ennemis sont dans ses mains de nouveaux moyens de les combattre ; que la protection donnée à la culture & au commerce a assuré l'approvisionnement des magasins ; que le produit des biens des émigrés a réparé le vide de la caisse ; qu'il existe dans la seule île de la Guadeloupe plus de 800 millions de biens d'émigrés, & une quantité immense de denrées coloniales prêts de partir pour France, au moment où nous pourrons les envoyer chercher ; que trente-huit bâtimens légers ont été armés, & ont fait respecter le pavillon national, sur des mers où nos ennemis comptoient plus de quarante vaisseaux, frégates ou corvettes ; qu'on leur a brûlé ou pris plus de cent cinquante bâtimens, & qu'aujourd'hui le drapeau tricolor a flotté, non-seulement à la Guadeloupe, mais encore à Sainte-Lucie, Saint-Vincent, la Grenade, Saint-Martin, Saint-Eustache & la Dominique.

Voici le projet de décret que le comité m'a chargé de vous présenter.

ARTICLE PREMIER.

Les hommes armés dans les colonies des Iles-du-Vent, pour la défense de la République, ont bien mérité de la patrie.

II.

Le présent décret sera sur-le-champ envoyé aux Iles-du-Vent, avec les secours provisoires que les circonstances permettent d'y faire passer.